

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 6 (1980)

Heft: 3

Artikel: La méthode de la sociologie de l'action : l'intervention sociologique

Autor: Touraine, Alain

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814466>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA MÉTHODE DE LA SOCIOLOGIE DE L'ACTION : L'INTERVENTION SOCIOLOGIQUE

Alain Touraine

Centre d'étude des Mouvements Sociaux 54, bd Raspail, 75270 Paris Cédex 06, France.

1. INTRODUCTION

Le choix d'une méthode ne dépend pas de considérations techniques; chaque méthode correspond à un mode d'approche, à une représentation de la réalité sociale et par conséquent au choix que fait le chercheur de privilégier un certain type de conduite.

Le sociologue ou l'anthropologue qui s'intéresse à la nature et au fonctionnement des normes culturelles et sociales d'une collectivité définie par son ordre plus que par son changement se place en situation d'observation. Il s'efforce d'établir les signes objectifs de ces normes culturelles, par exemple le fonctionnement d'un système de parenté, les rituels. Il enregistre également des représentations, des croyances et des mythes qu'il analyse de l'extérieur, c'est-à-dire en cherchant les principes qui commandent un ensemble de règles et même les structures mentales à l'œuvre dans la construction des mythes et des croyances.

Le sociologue qui porte son intérêt vers les déterminations sociales des conduites, vers ce qu'on pourrait appeler la consommation de la société, recourt à l'enquête extensive. Il cherche à montrer comment des rôles correspondent à des statuts, comment des comportements sont déterminés par la position occupée dans la société ou par la mobilité sur une échelle sociale.

Il s'agit là de la démarche la plus classique de la sociologie moderne. Le progrès des méthodes statistiques l'a renouvelée. Le triomphe après la guerre de la version parsonienne du fonctionnalisme lui a donné une importance si grande qu'on a pu croire un moment qu'elle constituait toute la sociologie.

Cependant ceux qui s'intéressent aux décisions, aux changements, aux rapports d'influence et de pouvoir, ne se sont jamais satisfaits de cette représentation de la société et de l'enquête extensive. Ils ont toujours cherché à étudier comment une décision est prise, comment une organisation se transforme, et ceci les conduit à développer des études de cas qui s'efforcent de reconstituer, au-delà de ce qui est visible, l'histoire complexe et cachée d'une décision.

Enfin, ceux qui s'intéressent à ce qu'on peut appeler les acteurs historiques ont généralement recouru à une méthode plus directement historique. Comment en effet étudier l'action des forces sociales et politiques capables de transformer la société et de produire des événements historiques? La réponse a généralement été qu'il fallait examiner les plus grands événements, ceux au cours desquels l'ordre social semble se dissoudre et un nouvel ordre s'instaurer.

G. Gurvitch, amené à la sociologie par l'expérience de la révolution soviétique, fut de ceux qui défendirent l'idée qu'il fallait chercher à s'approcher des volcans de l'histoire, comme si les révolutions avaient une valeur de purification et permettaient

donc d'atteindre l'essentiel. Mais si rien ne conduit à mettre en doute aujourd'hui l'utilité de l'observation ethnographique, de l'enquête extensive ou des études de décisions, on peut douter très fortement de la valeur de la philosophie de l'histoire qui se trouve impliquée dans la méthode du recours aux grands événements et aux révolutions en particulier. Nous n'avons plus aujourd'hui cette image du déchirement de l'ordre social laissant apparaître les forces créatrices de l'histoire.

L'expérience de notre siècle nous a enseigné la prudence. Les grands événements et les révolutions ne sont pas plus simples que les périodes calmes. Surtout on peut penser que le moment révolutionnaire est celui où les forces sociales sont le moins visibles, sont le plus recouvertes par les problèmes de l'Etat, où les mécanismes sociaux sont le plus complètement remplacés par la dictature des armes ou de la parole. De sorte que les révolutions, qui restent des sujets majeurs de réflexion pour les historiens, sont probablement les moments les moins favorables à une réflexion sur l'action historique. Tout se passe comme si, à ce moment là, où peut-être en effet les hommes font leur histoire, ils étaient particulièrement peu capables de comprendre l'histoire qu'ils font et même portés à faire le contraire de ce qu'ils croient faire.

Voici donc les sociologues intéressés par l'étude de l'action historique pratiquement sans méthode. Ils ne peuvent plus s'en tenir à une analyse historique qui ferait apparaître d'elle-même son sens, comme le pensaient les historiens et sociologues du 19^e siècle, de Michelet à Weber. Le premier, suivi par bien des historiens d'Europe centrale, voyait dans l'histoire moderne la naissance de la nation; le second y voyait les étapes du désenchantement du monde, de la sécularisation et de la rationalisation.

Ces visions évolutionnistes, unilinéaires, sont aujourd'hui difficilement acceptables. Elles ne nous expliquent ni les ruptures, ni les retours en arrière dans la barbarie, ni la multiplicité des voies de développement. Elles correspondaient à un siècle où la modernisation était le privilège d'une seule partie du monde; or aujourd'hui c'est la multiplicité des modes de développement le fait principal.

D'autre part, ces visions évolutionnistes identifiaient l'étude de l'action historique à celle du changement ou de la modernisation. Or, la reconnaissance de la pluralité des modes de développement oblige aussi à séparer ces deux ordres d'études.

On se retrouve alors démuné de toute méthode disponible lorsqu'on cherche à étudier la manière dont une société se produit elle-même, à travers ses modèles culturels et ses rapports sociaux.

L'intervention sociologique est la méthode qui s'efforce de combler ce vide. Elle veut être au service de l'étude de la production de la société comme l'enquête extensive est au service de la consommation de la société.

2. RAISONS D'ÊTRE

L'importance de ce domaine d'étude est d'autant plus grande que nous avons conscience aujourd'hui d'appartenir à des sociétés qui ont une capacité presque illimitée de se produire ou de se détruire elles-mêmes. La succession des méthodes des sciences sociales qui vient d'être indiquée pourrait être présentée historiquement. Plus nous nous approchons des sociétés contemporaines et plus leur part de repro-

duction s'affaiblit au profit de leur part de production, et c'est par un étrange paradoxe que s'est établi pendant une assez longue période en France un très fort mouvement, d'inspiration à la fois marxiste et durkheimienne, représentant la société comme un ordre conforme aux exigences d'une domination, capable de se maintenir et de se reproduire.

Ainsi, pendant des décennies marquées par d'exceptionnelles transformations économiques et sociales, cette société se donna à elle-même une image d'immobilité. Résultat si paradoxal qu'on ne peut l'expliquer que par l'idéologie défensive d'intellectuels attachés à une représentation de la société héritée du siècle précédent et qui s'était progressivement transformée d'une connaissance des luttes sociales en une idéologie politique puis en une théorie abstraite et arbitraire d'une société désormais privée de tout acteur.

Si on réduit cet événement intellectuel à ses justes proportions, il faut reconnaître au contraire que l'étude de la consommation sociale, qui s'applique bien à des sociétés d'évolution lente et de contrôle social rigide, a été d'abord remplacée par l'étude des décisions, qui a constitué l'essentiel du travail historiographique du 19^e siècle, en particulier en Allemagne, puis par une réflexion sur la production de l'histoire. Réflexion rendue indispensable par les révolutions, les dictatures totalitaires, les croissances exceptionnelles et les crises dévastatrices, les mouvements de libération nationale et même les politiques d'intervention publique dans la vie économique. Il nous est difficile aujourd'hui de considérer que nos conduites sont des réponses à des situations alors que nous avons le sentiment le plus vif que les situations sont constamment remises en cause et qu'elles sont parfois arbitrairement produites par la volonté toute puissante des dirigeants.

2. Il faut pousser cette réflexion critique jusqu'à mettre en cause l'utilité pour la sociologie de la notion de société. Cette notion ne désigne pas seulement l'ensemble des faits sociaux; elle introduit l'idée que dans un ensemble géographique et historique déterminé, l'ensemble des faits sociaux peut être compris comme un ensemble d'institutions et de mécanismes de maintien de celles-ci, formant un corps social dirigé de son centre, par un pouvoir qui élabore une politique et des activités économiques, instruit les nouveaux membres de la société, fait respecter l'ordre et punit la déviance.

Cette idée de société a probablement eu une fonction historique précise. Elle est devenue l'instrument central de la société à l'époque de Durkheim c'est-à-dire au moment où, comme l'a bien dit K. Polanyi, les sociétés capitalistes occidentales se sont soucies de reconstruire un ordre social après la grande transformation que fut la première industrialisation. La notion de société manifeste la volonté de rétablir l'ordre dans le changement. Elle associe donc l'idée d'institution, héritée des 17^e et 18^e siècles à celle d'évolution à laquelle le 19^e siècle avait donné la plus grande importance.

Aujourd'hui, cette notion de société devient dangereuse, à mesure qu'est mis en cause l'Etat national sur le modèle duquel elle fut conçue. Nous ne croyons plus à l'existence d'un principe central d'ordre, assurant les fonctions vitales de toute collectivité. Nous croyons plutôt à l'existence de rapports sociaux d'innovation cultu-

relle et de mécanismes politiques, à travers lesquels est constamment redéfinie la situation sociale, de sorte que celle-ci nous apparaît plutôt comme un événement, qui ne correspond à aucune rationalité générale, qui est faiblement cohérent et qui est instable.

L'analyse des organisations a joué ici un rôle fondamental. Nous ne pouvons plus croire aujourd'hui qu'une organisation puisse être commandée par des principes scientifiques; nous ne croyons pas davantage que, dans nos sociétés au moins, elle ne soit que la mise en œuvre d'une domination centrale. Nous avons appris, grâce surtout aux travaux américains, à découvrir des rationalités limitées, des stratégies et des événements dans ce qui semblait autrefois le domaine de l'organisation scientifique du travail. Dans ces conditions, au lieu de nous représenter la société comme le principe central d'unité auquel se réfère le fonctionnement des institutions particulières, il est important de rompre ce lien de l'analyse sociologique et de l'analyse historique et de ne plus confondre l'Etat avec une société produite par ses orientations culturelles et ses rapports sociaux.

3. PRINCIPES

1. Le problème principal qui se pose à la recherche sociologique est que ce domaine de l'action historique, des rapports sociaux les plus fondamentaux et de leurs enjeux culturels, n'est pas donné à l'observation immédiate. Comment peut-on passer de l'étude des conduites de réponse à celle des conduites de questionnement ? Ce problème a constamment été au centre de la sociologie. Déjà, dans un tout autre contexte, Marx s'efforçait de retrouver les rapports de classes derrière les catégories de la pratique économique. Nous pouvons chercher aussi derrière les attitudes ouvrières, c'est-à-dire les réponses à une situation de travail et de vie, la manifestation de la conscience ouvrière et en particulier de la conscience de classe, force sociale dont l'affrontement avec la conscience et l'action patronales détermine, directement, par la force ou par le contrat, et indirectement, par l'intervention de la loi, les conditions de travail.

Cette présence dans l'expérience quotidienne de la remise en cause de la situation fut la découverte première de la sociologie industrielle grâce aux travaux classiques de Roethlisberger à la Western Electric. En analysant le freinage dans l'atelier de Bank Wiring, les premiers sociologues industriels ont montré que les conduites ouvrières, loin d'être définissables en termes d'adaptation ou de rationalité, devaient être comprises comme l'expression concrète de la lutte de groupes sociaux opposés pour le contrôle et la direction des machines et du rendement. L'ensemble des études sur les conduites ouvrières face aux divers systèmes de rémunération ont constamment renforcé les conclusions de ces admirables recherches pionnières. Cet exemple nous oriente dans une voie tout à fait opposée à celle de l'étude des grands événements historiques. C'est en concentrant l'attention sur les acteurs eux-mêmes, dans leurs conditions sociales concrètes, qu'on peut s'approcher le mieux des mécanismes par lesquels, au-delà des conduites de consommation sociale, peuvent être aperçues les conduites de production conflictuelle de la société.

2. Mais il faut aller plus loin que l'observation. Il faut créer, de manière quasi-expérimentale, des situations où le poids des situations quotidiennes soit aussi réduit que possible et où l'acteur soit mis en position de manifester le plus fortement possible son questionnement de cette situation, ses objectifs et la conscience qu'il a des conflits dans lesquels il est engagé pour les atteindre. Par un apparent paradoxe, l'étude de l'action historique s'écarte donc des grandes fresques et des enquêtes extensives pour s'en remettre à l'étude intensive de groupes restreints mais avec lesquels les chercheurs vont mener des études approfondies et de longue durée.

3. Allons plus loin encore. Ce passage de la consommation à la production de la société ne s'opère pas spontanément, même dans des conditions favorables artificiellement créées par les chercheurs; il faut que le chercheur intervienne directement. C'est par lui seulement que l'acteur peut s'élever d'un niveau à l'autre de la réalité sociale. Notre démarche est ici analogue à celle de la psychanalyse, bien qu'elle aille dans une direction opposée. C'est seulement par la relation du patient et de l'analyste que le premier peut être déplacé vers l'inconscient, lieu où est inscrite l'histoire de sa personnalité. De la même manière, il faut que ce soit par le chercheur que l'acteur passe des conduites de réponse et d'adaptation aux conduites de projet et de conflit. C'est seulement si le chercheur intervient activement et personnellement pour tirer l'acteur vers les rapports les plus fondamentaux dans lesquels il est engagé que celui-ci pourra cesser de se définir comme répondant à l'ordre établi.

4. PROCÉDURES

1. Il faut revenir sur l'apparent paradoxe qui consiste à étudier les acteurs historiques et en particulier les acteurs de classe et leurs mouvements sociaux à travers de petits groupes. Non qu'il y ait une contradiction à agir de cette manière. Les acteurs sociaux eux-mêmes sont habitués à voir dans des groupes de taille restreinte l'unité de base de leur mouvement : cellules politiques, sections syndicales, groupes de base, petites communautés religieuses, associations locales, autant de groupes qui portent en eux une signification historique élevée.

Mais, pour des raisons complexes, l'idée de petits groupes a été associée dans les sciences sociales à celle de réduction des rapports sociaux aux rapports interpersonnels ou même aux mécanismes psychologiques intra-individuels. Idée dénuée de tout fondement.

Pour en rester au domaine propre de la psychologie sociale, comment peut-on oublier que Lewin a réfléchi d'abord sur le nazisme, que Moreno a voulu restituer l'esprit de la révolution soviétique et que Serge Moscovici vient de montrer combien l'étude des minorités actives, telle que peut la mener le psychologue social, pouvait avoir une large signification politique ?

W. Doise, dans sa thèse récente, a insisté sur la nécessité de renforcer cette orientation sociologique de l'étude des groupes. L'important est ici non pas la taille du groupe étudié mais le fait que sont constitués des *groupes d'intervention*, placés dans une situation artificielle et qui est faite pour renforcer chez les acteurs eux-

mêmes leur rôle d'acteurs historiques, de producteurs de leur histoire, de transformateurs de leur situation.

Le point de départ de l'intervention sociologique consiste à constituer de tels groupes, formés d'acteurs ou plus strictement de militants qui demeurent tels pendant toute la durée de la recherche mais qui, en tant que militants, s'engagent aussi dans un travail d'analyse. Il ne doit pas y avoir de contradiction entre ce rôle militant et ce rôle d'analyste puisque l'analyse est orientée vers la découverte du sens le plus profond de l'action.

Mais en pratique la formation de ces groupes se heurte à de grandes difficultés. Tout acteur cherche à rester maître de son sens et résiste à la dissociation de l'analyse et de son idéologie. Nous avons fait l'expérience de la résistance particulièrement forte non pas des militants eux-mêmes mais des intellectuels qui prétendent parler en leur nom et être les producteurs de leur idéologie. D'un autre côté la formation de tels groupes suppose de la part des chercheurs une attitude qui ne peut pas être de neutralité.

Pour que s'établisse la relation souhaitable entre les acteurs et les analystes, il faut aussi que ceux-ci soient perçus comme se mettant au service non pas de l'acteur et de son idéologie mais de leur sens possible. Quel que soit l'acteur étudié, le chercheur doit chercher à voir en lui la plus haute signification possible, son rôle de producteur de l'histoire.

En pratique nous constituons à l'heure actuelle deux groupes; nous allons tenter dans une prochaine recherche d'en constituer trois. Chaque groupe comporte une dizaine de participants. Il est difficile de former un plus grand nombre de groupes, étant donné les difficultés qu'il y aurait à assurer pour tous les chercheurs une parfaite connaissance de ce qui se passe simultanément dans les différents groupes qui doivent également se rencontrer à un moment de l'intervention.

2. Si on interrogeait les groupes sur leurs opinions et leurs attitudes, si on les encourageait à formuler leur idéologie, on s'éloignerait du but recherché; on renforcerait les conduites de réponse du groupe à une situation donnée. Il faut par conséquent choisir une procédure de recherche opposée :

Les groupes, aussitôt formés, sont confrontés à des interlocuteurs qui sont leurs partenaires sociaux dans la vie réelle. On remplace ainsi l'expression de l'idéologie par l'expérience d'un rapport social. Il est même souhaitable que les premiers interlocuteurs invités soient les adversaires les plus évidents du groupe. Le choix des interlocuteurs est fait le plus possible par les groupes eux-mêmes. Les chercheurs se contentent d'orienter l'échange de vues entre les acteurs et les interlocuteurs. Leur tâche principale consiste à empêcher les parties en présence de fuir la discussion ou de la limiter artificiellement.

Il est important aussi qu'apparaisse à l'intérieur du groupe la plus grande diversité possible. Chaque groupe en effet a été constitué de manière à ce qu'y soient présentes les principales composantes de la lutte ou de l'action considérée.

Cette rencontre avec les interlocuteurs devrait être remplacée dans l'avenir par une procédure plus lourde. L'objet véritable de l'intervention sociologique ne devrait en effet pas être un acteur mais un rapport social; il serait donc souhaitable que

soient étudiés simultanément les acteurs engagés dans un rapport social, par exemple employeurs et salariés, colonisateurs et colonisés, dirigeants étatiques et dissidents, etc. On peut même envisager qu'à ces deux groupes antagonistes s'ajoute un troisième qui jouerait un peu le rôle du chœur des tragédies antiques et qui représenterait l'enjeu du rapport étudié et plus concrètement ce que je nomme une agence d'historicité; par exemple, dans le cas d'une société industrielle, on pourrait ajouter à un groupe patronal et à un groupe syndical, un groupe de techniciens représentant l'industrialisation qui est l'enjeu des rapports sociaux de production dans la société industrielle.

Les chercheurs, à la suite des rencontres avec les interlocuteurs, animent des séances "fermées" dans lesquelles les groupes commentent les rencontres qui viennent d'avoir lieu et commencent ainsi leur auto-analyse.

3. En effet ce que les chercheurs étudient est moins les conduites des acteurs que leur auto-analyse. Il n'est pas concevable de séparer le rôle de la conscience du rôle et en particulier la classe de la conscience de classe. Parler d'une classe sans conscience de classe devrait être considéré comme un non-sens. Même si cette conscience de classe est mêlée à d'autres consciences de rôles ou recouverte par elles, elle doit exister.

Le premier but du chercheur est donc de développer cette conscience naturelle de l'acteur. Les groupes, quand ils commencent à se réunir, agissent comme des *groupes témoins*, c'est-à-dire que leurs discussions reproduisent les débats qui se développent à l'intérieur de la lutte ou de l'action collective. Il faut transformer ces groupes témoins en *groupes figures* par un *retournement* qui consiste à prendre de la distance par rapport à la pratique et à produire des interprétations générales de la pratique. Ce passage peut s'effectuer spontanément ou à l'initiative du chercheur. Il conduit à ce qu'on pourrait nommer une analyse idéologique, puisqu'elle est à la fois liée à l'action, c'est-à-dire idéologique, et déjà analytique. Ce retournement est une phase essentielle sur le chemin qui conduit à la conversion, c'est-à-dire au moment central de l'intervention.

Le passage au groupe figure s'effectue surtout après la fin des confrontations avec les adversaires et en particulier au cours des séances fermées ou d'un premier week-end que le groupe passe avec les chercheurs et au cours duquel il réexamine les documents de la première phase de l'intervention : comptes rendus dactylographiés, cassettes ou même enregistrement vidéo.

4. La conversion n'est pas le passage de la pratique à l'analyse mais de l'analyse en termes de pratique à l'analyse en termes du mouvement social qui peut être présent dans la pratique. Seul le chercheur peut accomplir un tel passage. C'est lui qui doit représenter devant le groupe l'image du mouvement social qui donne à cette pratique son sens le plus élevé. Le chercheur ne tend pas à interpréter la nature d'une pratique en en dégageant "l'esprit"; il tire la pratique et son interprétation vers le niveau le plus élevé possible. Il ne se place jamais à un autre niveau que celui de l'action historique. Son rôle est de faire apercevoir sous quelle forme et avec quelle force les conduites de production de la société sont présentes dans des conduites qui peuvent aussi être analysées ou perçues à d'autres niveaux de la vie sociale.

Cette conversion prend nécessairement une forme dramatique puisqu'il s'agit d'extraire une signification d'une pratique complexe et de faire reconnaître que cette signification a un rôle fondateur, qu'elle donne son sens aux autres aspects de l'action. C'est la raison pour laquelle ce moment de la conversion ne peut pas être isolé. Il n'est assurément pas suffisant que des acteurs reconnaissent à un moment donné que leur action peut avoir une signification très élevée, comme des ouvriers reconnaissant que leurs revendications salariales peuvent avoir une charge de conscience de classe.

La conversion en elle-même n'est rien d'autre que la présentation par le chercheur d'une hypothèse. L'essentiel est de savoir comment le groupe se comporte à l'égard de cette hypothèse. Celle-ci suscite-t-elle des réactions intelligibles et stables ? Produit-elle une configuration du groupe cohérente et que le groupe maintient au long des heures et même quand les stimulations sont transformées ? Cette hypothèse permet-elle au groupe de réinterpréter son action passée ainsi que son histoire de groupe ? Enfin cette hypothèse permet-elle au groupe d'élaborer un programme d'action, d'analyser sa situation et les réponses que peut susciter sa propre action ? L'ensemble des moments de l'intervention qui sont postérieurs à la conversion doivent rester dominés par celle-ci, qui ne peut être considérée comme acquise qu'à la fin de la recherche.

5. Mais il n'est pas suffisant d'établir la validité de l'hypothèse dans les groupes où elle a été présentée. Il est souhaitable de soumettre ces hypothèses à d'autres groupes. Ceci représente une partie importante de ce qu'on nomme la sociologie permanente et qui constitue l'ensemble des opérations en aval de la conversion.

De recherche en recherche, nous donnons une importance croissante à cet aspect de la sociologie permanente au point de penser aujourd'hui qu'il faut construire un véritable "research design" combinant deux ou trois groupes constitués pendant la première phase de l'intervention et un ensemble de groupes, dont certains étudiés presque aussi longuement que pendant la première phase, au cours de la sociologie permanente. Ces nouveaux groupes doivent être choisis de manière à ce qu'on puisse faire des hypothèses sur l'application possible des hypothèses à ces situations nouvelles.

Il est également essentiel de maintenir entre les deux faces principales de la recherche un intervalle de temps de plusieurs mois de manière à ce que pendant la sociologie permanente les hypothèses puissent être appliquées à des groupes placés de toute manière en situation nouvelle, et aussi dégagés de ce qui aurait pu être une influence excessive des chercheurs. Il nous semble souhaitable que l'ensemble de l'intervention, sans tenir compte de sa phase préparatoire, s'étende sur une année au moins.

5. PROBLÈMES

1. Il faut immédiatement limiter la portée des conclusions d'une intervention. En choisissant une méthode intensive et non extensive nous acceptons certains inconvénients. Le principal est qu'il n'est pas possible de parler de prévision historique. Au

contraire, les enquêtes extensives n'auraient pas grand intérêt si elles ne permettaient pas certaines prévisions. Leur raisonnement est souvent très simple mais cette simplicité même garantit une certaine stabilité des opinions, attitudes et comportements étudiés.

En revanche, il faut dire nettement qu'une intervention sociologique sur une action collective ne permet pas d'évaluer les chances de cette action d'acquérir une certaine importance historique. Il est même concevable qu'une intervention montre l'importance virtuelle d'une action et pourtant laisse penser que cette action n'aura pas d'importance historique.

La première des études que nous avons menées avait pour objet la grève étudiante de 1976 en France, qui fut un échec et dont nous avons montré qu'elle marqua en réalité la fin de ce qu'on peut appeler le gauchisme étudiant. C'est en montrant les conditions auxquelles la lutte étudiante peut être un mouvement social que nous avons fait le mieux apparaître l'échec de cette grève qui avait de tout autres objectifs et une tout autre idéologie que ceux qui auraient correspondu au mouvement social possible. Dans ce cas, en révélant la nature du mouvement social possible, nous avons laissé prévoir l'échec historique d'une lutte qui s'en écartait. Mais à aucun moment nous n'avons été en mesure de démontrer qu'il y aurait échec.

De même, l'étude que nous avons menée sur le mouvement anti-nucléaire a conclu à la présence d'un mouvement social anti-technocratique dans ces luttes, mais aussi à la faible emprise de cette signification sur les pratiques des militants anti-nucléaires. Elle a enfin laissé prévoir que ce mouvement chercherait une pratique à mi-chemin entre les sentiments anti-nucléaires et le mouvement anti-nucléaire en s'organisant en un courant politique. Mais nous ne sommes pas capables de dire quelles seront les chances et l'importance de ce mouvement politique.

Le but de l'intervention sociologique n'est pas de prévoir des événements mais d'analyser les mécanismes par lesquels se forment l'action collective et, au niveau le plus élevé, les mouvements sociaux.

2. Le problème le plus important est celui de la définition du rôle des chercheurs. Ce rôle est nécessairement double, puisque les chercheurs doivent susciter et accompagner l'auto-analyse des acteurs et de l'autre côté entraîner le groupe dans sa conversion en prenant l'initiative de lui présenter une certaine image de lui-même. Les chercheurs doivent donc à la fois garder une certaine distance par rapport au groupe, qui est la distance de la connaissance à l'action, et rester près des acteurs, de leurs idéologies et de leurs objectifs concrets.

Ceci oblige à diviser les rôles de recherche entre deux personnes. J'appelle *interprète* le chercheur le plus près de l'auto-analyse du groupe, celui qui "pousse" le groupe en avant et qui s'efforce d'éviter toute rupture entre son expérience de lutte réelle et son activité dans le cadre de l'intervention. J'appelle *analyste* celui qui se place plus constamment du point de vue de l'analyse et qui s'efforce de constituer des hypothèses à partir des conduites du groupe pendant la première phase de l'intervention et aussi à partir d'une réflexion de type plus classiquement historique sur l'action considérée. Cette différenciation des deux fonctions est d'autant plus marquée que la pratique est plus éloignée du mouvement social qu'elle peut porter en

elle. Si cette séparation de la lutte et du mouvement était totale, il ne pourrait plus y avoir de communication entre les deux chercheurs et la crise qui se produirait à l'intérieur de l'équipe de recherche serait une bonne indication de l'absence de mouvement social dans la lutte. Inversement si une lutte est fortement chargée de mouvement social, les deux chercheurs peuvent travailler côte à côte et l'interprète peut prendre une part directe et importante à la conversion.

En tout état de cause, le danger principal qui menace les chercheurs n'est probablement pas de garder trop de distance par rapport au groupe mais au contraire de trop s'identifier à lui. Ceci peut s'expliquer par des causes idéologiques mais aussi par des causes plus immédiates. Le chercheur dépend du groupe pour la réussite de sa recherche; il a donc besoin d'être accepté par lui et pense pouvoir y parvenir en réduisant la distance qui les sépare, en montrant sa loyauté par rapport au groupe et à sa lutte, voire en s'identifiant au groupe, cherchant même quelquefois à en devenir le leader. Dans une de nos recherches nous avons vu à quel résultat menait une telle erreur de conduite d'un chercheur. Cette forte identification du chercheur au groupe peut donner l'illusion d'un groupe actif, capable de mener loin son auto-analyse. Mais il se révèle vite qu'elle interdit la conversion puisqu'elle abolit toute distance entre le chercheur et le groupe alors que la conversion suppose que cette distance soit aussi grande que possible et que le chercheur fasse en effort considérable pour "tirer" le groupe vers la signification la plus élevée de son action, dont il se fait le porteur.

3. Ce qui vient d'être dit laisse prévoir l'objection la plus constamment faite à l'intervention sociologique. Elle n'aurait pas de valeur démonstrative parce que ses procédures mêmes l'assureraient d'un succès qui deviendrait ainsi artificiel. L'intervention se réduirait alors à une opération de suggestion, d'autant plus facilement réussie que le chercheur offre au groupe une image très gratifiante de sa pratique et qu'il s'est mis lui-même en situation de leader. Ainsi, le chercheur serait toujours capable de trouver la présence d'un mouvement social dans n'importe quelle lutte, un peu comme un prédicateur qui peut toujours apercevoir le péché et la grâce dans n'importe quel type de conduite humaine.

Cette objection appelle d'abord des réponses générales. Il faut redire que la conversion ne se juge pas sur l'acquiescement d'un groupe à un moment donné à une hypothèse présentée par le chercheur. Ce qui indique la solidité de l'hypothèse est la capacité du groupe de réinterpréter et d'orienter son expérience passée, présente et à venir en fonction de l'hypothèse proposée. Il faut rappeler aussi que le dispositif actuel de recherche suppose l'intervention de plusieurs chercheurs dans plusieurs groupes et en plusieurs étapes séparées souvent par plusieurs mois.

Mais à ces arguments généraux il faut ajouter une expérience concrète dont le poids est plus considérable encore. On nous a accusés de vérifier à tout coup nos hypothèses; or nous venons de mener une recherche, sur le mouvement occitan en France, au cours de laquelle j'ai moi-même élaboré et introduit une hypothèse qui a été rejetée par les deux groupes; nous avons alors formulé une autre hypothèse qu'un autre chercheur (F. Dubet) a introduite dans les groupes et qui a été à son tour rejetée. La plus grande partie des phases ultérieures de la recherche, c'est-à-dire de la sociologie permanente, a été consacrée à l'analyse et à l'interprétation de ce double

échec. Il est par conséquent démontré par les faits qu'une hypothèse peut être rejetée par les groupes, alors même que les relations entre les chercheurs et les groupes sont excellentes et qu'aucune explication dite psycho-sociologique n'est ici satisfaisante. Il faut ajouter qu'un tel échec ne signifie nullement celui de la méthode. Il prouve au contraire que des groupes peuvent opérer leur conversion, c'est-à-dire se placer du point de vue du mouvement social possible, mais en même temps reconnaître que ce mouvement ne peut pas s'incarner dans leur action et que celle-ci par conséquent ne peut pas atteindre des objectifs aussi élevés.

La conversion ne consiste pas à reconnaître la présence des conflits les plus élevés dans toutes les revendications, mais à situer celles-ci par rapport à ce niveau de l'action sociale.

4. On nous objecte souvent aussi que nous ne tenons pas compte des phénomènes proprement psycho-sociologiques qui se produisent dans les groupes. Encore une fois, il s'agit là d'un malentendu.

En réalité, quand on examine des groupes, on peut s'intéresser à un certain nombre de phénomènes différents. Ceux qui sont conduits par la méthode de la psychanalyse s'intéressent surtout, comme Freud lui-même, à la nature du lien social. C'est probablement la raison pour laquelle ils s'intéressent surtout aux groupes de nature militaire ou religieuse ou encore s'efforcent de combattre, dans des groupes dont les fonctions sont différentes, des formes d'autorité de nature militaire ou religieuse. D'autres s'intéressent surtout à la manière dont un groupe peut se comporter dans une situation, s'adapter au changement et prendre des décisions.

De notre côté nous n'opposons nullement le fonctionnement interne du groupe aux problèmes de la lutte à laquelle ses membres participent. Nous pensons au contraire qu'une partie considérable des événements qui se produisent dans le groupe et des relations qui s'établissent entre ses membres doit être interprétée à partir de nos hypothèses proprement sociologiques. C'est la raison pour laquelle nos comptes rendus de recherche n'ont plus la forme d'exposés généraux sur des luttes sociales, mais de récits de l'histoire des recherches elles-mêmes.

C'est bien souvent dans le changement de position d'un des membres du groupe, dans l'analyse de sa perte de leadership ou dans le rejet par le groupe d'un de ses membres qu'on trouve les signes les plus directs de la nature des relations entre une pratique sociale et sa raison d'être.

6. APPLICATIONS

Cette méthode a été conçue entre 1973 et 1976 et appliquée depuis lors d'abord à l'étude de la grève étudiante de 1976 en France, au mouvement antinucléaire dans ce pays et au mouvement occitan. Le programme actuel de recherche prévoit maintenant une intervention dans le syndicalisme ouvrier et une cinquième dans le mouvement des femmes. On peut considérer cet ensemble comme constituant la première phase du développement de l'intervention sociologique. Ces cinq cas en effet non seulement se placent dans le même pays mais surtout étudient des phénomènes comparables. Leur principe d'unité est historique autant que sociologi-

que. Il s'agit dans tous les cas de se demander en quoi peut consister et sous quelle forme peut se manifester le mouvement social populaire qui occuperait dans une société post-industrielle ou en voie de post-industrialisation le rôle central que le mouvement ouvrier a joué dans la société industrielle et que le mouvement pour les libertés civiques a joué dans les sociétés marchandes pré-industrielles. Cet objectif commun a justifié la succession de ces études relativement proches les unes des autres. Mais il serait dangereux d'en conclure que l'intervention sociologique n'a pas d'autre champ d'application que ce que le langage courant nomme les mouvements sociaux, et ceci dans les sociétés industrielles avancées. L'essentiel du travail de ceux qui seront convaincus de l'intérêt de cette méthode devra consister à examiner à quelles conditions et sous quelle forme elle peut être appliquée à d'autres champs sociaux et à d'autres situations sociales. On ne peut indiquer ici que de manière superficielle *les champs d'application possible de l'intervention* :

(1) Il est d'abord indispensable qu'elle ne se limite pas à l'étude de mouvements d'opposition ou populaires. Il est essentiel de montrer qu'on peut étudier de la même manière les conduites des milieux dirigeants. Ce doit donc être un de nos premiers objectifs d'organiser une intervention dans la classe dirigeante moderne, en particulier parmi des dirigeants de grandes organisations, industrielles ou non, privées ou publiques. Il serait naturellement souhaitable que de telles interventions puissent être menées dans plusieurs pays industriels ayant des traditions culturelles différentes, par exemple en Europe, en Amérique du Nord et au Japon.

(2) D'une manière générale il est essentiel que les interventions faites sur des luttes sociales soient complétées par des recherches analogues menées dans d'autres pays, en particulier dans des pays dépendants ou anciennement colonisés dans lesquels des mouvements paysans ou des mouvements populistes urbains jouent un rôle important.

(3) Mais il est urgent de s'éloigner davantage encore du domaine de l'action historique, car celle-ci n'est pas seulement un niveau des rapports et des conduites; elle est aussi le niveau qui informe les autres, de telle sorte que les conduites qui se placent au niveau que je nomme institutionnel ou organisationnel ont une double nature : les conduites spécifiques qui s'y forment sont, si je puis dire, surdéterminées par les conduites d'action historique, par les mouvements sociaux qui s'incarnent mais aussi se dissolvent en elles. Il est donc important de descendre des mouvements sociaux aux conduites politiques et aux conduites organisationnelles, en particulier en les étudiant à l'intérieur de grandes organisations de production, d'administration, d'éducation, de santé, etc.

Mais l'ensemble de ces conduites d'historicité, institutionnelles et organisationnelles, ne constituent encore qu'une des régions de la vie sociale, celle où apparaissent de manière plus ou moins directe les rapports sociaux dont l'enjeu est la production de la société. Il faut savoir s'éloigner davantage encore du domaine de l'historicité et des classes sociales. D'une part ces rapports sociaux sont figés, contrôlés et reproduits dans un ordre social; en deuxième lieu elles peuvent être décomposées par une

crise; enfin elles sont soumises à des processus de changement. Dans chacun de ces cas la dualité déjà signalée se renforce.

Des conduites d'ordre, de crise ou de changement peuvent être étudiées de manière spécifique et une grande partie de la sociologie se consacre à l'étude de ces spécificités. Mais il faut aussi voir dans ces conduites la présence déformée des conduites d'historicité et des mouvements sociaux.

Notre expérience européenne, et en particulier notre industrialisation brutale nous ont appris qu'il n'y avait pas de frontière infranchissable entre la crise et le conflit, entre le déracinement, la marginalisation et l'exclusion d'un côté et la prolétarianisation mais aussi la formation du mouvement ouvrier de l'autre. En France même, grève, conflit, émeute, révolution sont des mots aussi inséparables que ceux d'ouvriers et de misérables dans l'œuvre de Victor Hugo. Nous savons aussi que partout dans le monde et surtout dans les pays dont l'industrialisation a été dirigée par des Etats autoritaires les rapports sociaux sont recouverts par des rapports d'ordre et par une domination étatique.

C'est pourquoi la part probablement la plus importante du travail à accomplir devra être consacrée à l'étude de la recherche des mouvements sociaux à travers les conduites d'ordre, de crise ou de changement. Il faut même chercher à s'éloigner davantage encore des conduites d'historicité. Des conduites de déviance individuelle et même des conduites de folie peuvent peut-être être analysées, au moins en partie, comme des formes d'expression individualisée d'un mouvement social impossible, d'une privation d'action historique. Ici encore la méthode de l'intervention sociologique devra être repensée afin d'être adaptée à cette extrême dissociation du sens d'une action et de sa forme d'apparition sociale.

(4) Il faut malheureusement ajouter que tout ce qui vient d'être dit semble reposer sur une certaine confiance dans la possibilité d'apparition de mouvements sociaux. Or il convient de donner autant d'importance à ce qu'on peut nommer les anti-mouvements sociaux, c'est-à-dire à tout ce qui en appelle de manière défensive à une communauté et à son consensus contre un ennemi extérieur. Ce qui dans certaines circonstances peut s'ouvrir en mouvement social peut dans d'autres circonstances se refermer en secte. Face au mouvement ouvrier sous toutes ses formes a pu se développer le fascisme. Aujourd'hui, à l'échelle du monde, prennent une importance croissante les mouvements de défense communautaires qui s'opposent à une industrialisation autoritaire, brutale, et qui apparaît comme commandée de l'extérieur. Dans un tout autre esprit, et dans une vision moins pessimiste, on doit s'interroger sur la manière dont les acteurs sociaux essayent de se reconstituer malgré la domination absolue de l'Etat. Nous avons vu se reconstituer des forces sociales autonomes, limitant peu à peu la domination exercée par une dictature militaire au Brésil; nous suivons d'année en année le renforcement de la liaison entre intellectuels et travailleurs qui a déjà permis la réapparition de mouvements à la fois anti-étatiques et de classe en Pologne; la présence et l'influence des dissidents obligent à une réflexion approfondie sur la nature des luttes contre l'Etat qui pourraient bien devenir une partie essentielle de l'histoire sociale du siècle prochain.

Faut-il conclure de ces brèves indications que de proche en proche la méthode

d'intervention sociologique entend s'imposer à l'ensemble du champ de la sociologie ? Oui et non. Il est impossible en effet de décider a priori qu'un type de conduite sociale n'a aucun rapport avec le champ de l'historicité et les mouvements sociaux qui l'animent. Mais ce serait commettre une erreur inverse de croire qu'on peut *réduire* toutes les conduites sociales aux conduites de niveau le plus élevé. C'est la raison pour laquelle il faut au contraire opposer, comme l'a fait Freud, d'une autre manière, dans "Eros et Thanatos", deux ordres de conduites : ceux de l'action et ceux de l'ordre. Il n'y a pas de société moderne sans ordre, sans reproduction, sans Etat, sans guerre. Cet immense domaine, qui appelle une réflexion anthropologique, est dressé en face du monde social, qui est celui des rapports sociaux et de leurs enjeux culturels. Ce serait folie et inconscience en notre siècle de nouveau développement des Etats absolus d'affirmer, comme à l'époque d'Auguste Comte, le triomphe proche de la société positive. Bien au contraire nous nous demandons avec angoisse si l'espace de la société civile, que nous avons peu à peu étendu en Occident au cours des siècles passés, ne va pas à nouveau être envahi par la forêt étatique.

La raison d'être de la sociologie est de défendre pied à pied cette clairière et les cultures que les collectivités humaines y ont développées. La méthode d'intervention sociologique est au service de cette défense ; elle a un but de connaissance mais elle cherche aussi à élever le niveau de l'action, à faire en sorte que l'action réelle se rapproche toujours davantage du maximum d'action possible. Elle cherche à aider les hommes à faire leur histoire. Elle apparaît en un moment où sur les ruines des illusions détruites ou trahies cette confiance en la production de la société recule, où face aux Etats tout puissants on ne cherche plus appui que sur le plus individuel et le moins social, sur la nature et l'inconscient. On ne peut pas séparer une démarche de recherche dans les sciences humaines des raisons historiques et sociales qui l'ont fait apparaître. Il n'est pas contradictoire d'affirmer que l'intervention sociologique a une valeur heuristique et de reconnaître qu'elle est aussi le signe d'un désir de faire renaître une conscience de l'histoire et ainsi de défendre et de renforcer les chances de la démocratie.